

Les œuvres de Dominique et leur évolution

Dr Annie STAMMLER*

Je me propose de parler, avec son accord, de l'évolution de Dominique C. et de ses œuvres. Auparavant, je dirai quelques mots de ce qu'a pu être ma pratique de psychiatre ayant une formation de psychanalyste dans le cadre d'un Internat Médico-Pédagogique (situé en région parisienne) auprès d'enfants qui étaient définis, lorsque j'avais commencé mes fonctions, en 1979, comme «arriérés profonds, donc sans langage». J'ai travaillé durant sept ans auprès d'enfants dits «grabataires» avant d'aller dans une autre section accueillant des enfants qui avaient acquis la marche. J'ai quitté cet établissement en octobre 1999.

Il faut être créatif en de tels lieux dans lesquels on est confronté à un réel qui vous agresse de toutes parts. Il faut mettre du symbolique comme on le peut. Il faut aussi, avec de tels enfants qui ne reconnaissent pas leur image dans le miroir, inventer, tenter d'ouvrir des portes. Il est évident que la parole avec laquelle travaille le psychanalyste chez le patient névrosé, échoue ici complètement. Les interprétations n'ont aucun poids. Les adultes le formulaient bien. «On a besoin de têtes pensantes», disait un éducateur; c'est un fait, ils perdaient face à ces enfants, leur capacité de penser. Face à ces enfants... Il s'agit bien d'une dimension autre que la dimension «éducative»; ne s'agit-il pas de la dimension du regard qu'il est difficile voire impossible de poser sur ces enfants tellement hors normes, sur leur dysmorphie, leur absence de contact, leur repli dans leurs sensations auto érotiques? Ne s'agit-il pas du regard et de l'impossible à dire?

Penser, apprendre à regarder pour ne plus avoir peur... Il faut aussi pouvoir toucher, toucher les cordes sensibles; c'est là où peut intervenir l'art, l'acte créatif. Grâce auquel il peut être envisageable d'échapper au «burn out» institutionnel. C'est ce que ces enfants m'ont appris.

Je reviens à Dominique C. Il n'est pas un patient. Il est le fils d'une amie de classe primaire avec laquelle j'avais repris contact durant l'été 1997.

* Psychiatre, psychanalyste, Paris (France).
Courriel: annie.stammler@wanadoo.fr

Je savais depuis longtemps que le fils de cette amie était atteint de trisomie 21. «Il est mongolien», disait-on autrement dans l'entourage. J'avais aussi appris qu'elle était seule, son mari étant rapidement parti à l'annonce du handicap, qu'elle était revenue vivre à proximité de sa famille, qu'elle s'était ensuite remariée.

Lorsque j'ai fait sa connaissance, Dominique travaillait à plein-temps dans un Centre d'Aide par le Travail, un CAT.

Il m'avait semblé dans le cours de cette brève rencontre, que cet homme encore jeune mais auquel il était bien difficile de donner un âge, il avait alors 37 ans, à la fois enfantin et voûté, était peu sujet de sa parole. Il répétait en écho, sur un mode sur-moïque, certaines fins de phrases dites par sa mère, relatives à son travail qui consistait, si j'avais bien entendu, à coller des étiquettes sur des boîtes de conserves: «Faut de l'ordre! Faut être propre!»

Sa mère m'avait parlé du climat d'inquiétude qui avait entouré la naissance de Dominique, les non-dits, les réponses évasives aux questions, de l'équipe médicale. Le médecin de famille, cependant avait posé ce diagnostic. Puis, elle était allée consulter, déjà seule avec l'enfant alors âgé de trois mois, un Professeur de médecine exerçant dans une grande ville universitaire. Là, le diagnostic avait été confirmé, assorti d'un pronostic sombre: «Il est mongolien. Il sera retardé».

J'avais laissé, ce jour-là, *Neigeuse, la merlette blanche*, un livre que j'avais écrit et illustré en partie à la suite de mon expérience professionnelle.

A la fin de cette année 1997, je recevais une lettre de cette amie me disant que son fils s'était mis à, non pas dessiner, mais à colorier, à peindre après la lecture qu'elle lui avait faite de ce livre. Il ne lit pas, il n'écrit pas; cependant, son grand-père maternel qui s'est beaucoup occupé de lui lorsqu'il était enfant lui a appris à compter et à écrire les chiffres.

Ce grand-père maternel était devenu une sorte de héros dont l'épopée, si je puis me permettre ce terme, a quelque rapport avec la Suisse et dont je vais brièvement vous parler. «Combien de fois l'ai-je entendue, cent fois, mille fois, peut-être», me disait la mère de Dominique lorsque nous nous étions revues. Son fils aussi a été bercé de cette histoire qui est celle d'une évasion d'un camp de prisonniers pendant la guerre de 1939-1945. Ne pouvant plus supporter sa captivité, avec un camarade et avec la complicité de quelques autres, il avait pris la place de pommes de terre contenues dans un sac qui, avec une multitude de sacs semblables, allait être acheminé par

train vers la Suisse. Les deux compères, chacun dans son sac, auraient pu être découverts et connaître une fin atroce, mais tout s'est finalement bien passé et il a retrouvé les siens dans le sud-ouest de la France.

Je reviens à Dominique; il n'avait, jusque-là, jamais été intéressé par le dessin, alors que dans l'Institut Médico-Educatif (IME) où il se trouvait, étant enfant puis adolescent, il avait participé à de nombreux groupes centrés sur ce type d'activités.

Je crois qu'il avait alors bien entendu le propos du livre *Neigeuse, la merlette blanche*¹ dont sa mère lui avait dit que j'en avais réalisé les illustrations. Figée précocement à une place d'handicapée à vie par le diagnostic médical, Neigeuse est délogée de sa position par la parole d'un tiers, Pijonvol, le pigeon voyageur dans le récit, qui la qualifie autrement, comme «un oiseau rare», et qui permettra son envol.

Manifestement, une porte s'est ouverte, à ce moment, pour Dominique: il allait explorer le monde des couleurs.

La constellation familiale composée de sa mère, de son père adoptif dont il porte le nom et qui est le second mari de sa mère, de sa tante, qui est la jeune sœur de sa mère ainsi que de son grand-père maternel, a été d'emblée attentive à ce centre d'intérêt nouveau. Du matériel a été fourni à Dominique, et il a été inscrit à un Atelier d'expression, au Centre d'Accueil de Jour. Là, chaque semaine, avec des éducateurs spécialisés, pendant tout un temps, il a réalisé par le biais de matériaux variés, des oeuvres diverses. C'est chez lui cependant, que Dominique va développer ses activités picturales. Assez rapidement, il va pouvoir ne plus aller au CAT qu'à mi-temps et s'en trouver mieux.

La première année, il a dessiné presque exclusivement des chouettes. C'est son père adoptif qui les dessinait, Dominique choisissant les couleurs.

Il y a peut-être un lien avec le Docteur Chouette qui dans *Poussiérot chez les merles*, le deuxième épisode de la série, sait entendre Poussiérot dans sa détresse, alors qu'il est malade? Cet épisode lui a été lu, mais je ne sais pas ce qui a pu être dit à ce propos.

Ses productions se sont ensuite transformées avec l'introduction de pochoirs fournis par sa tante, dans un premier temps au moins. Le pochoir est

1 *Neigeuse, la merlette blanche* est le sixième épisode d'une série de huit. Il s'agit d'une série que j'ai intitulée «Les Aventures de Poussiérot le corbeau», que j'ai écrite et illustrée entre 1992 et 1994 et qui a été éditée par deux maisons d'édition, Indigo et Côté-Femmes et L'Harmattan). Les dessins aussi bien que le texte de ce livre abordent à leur façon, la différence, l'exclusion, l'isolement familial.

un outil qui va constituer dès lors la base de ses compositions picturales. Sa mère elle-même l'amène chaque semaine en ville, à une quinzaine de kilomètres, dans un magasin bien achalandé où il achète ce qu'il veut: pinceaux, crayons, feutres d'art, tubes de peinture. Ils vivent en bordure d'un village dans une grande maison isolée, entourée d'arbres et située au milieu de vignes.

Au cours de l'année 2000, alors que je prévoyais de faire une communication (qui a eu pour titre «Transfert, signifiant, création») et qui a eu lieu au Centre Hospitalier Spécialisé de Montfavet près d'Avignon, dans le cadre de Journées organisées par le Docteur R. Pandelon et de son équipe, m'étaient parvenus «trois dessins» (sic).

Les couleurs vives ainsi que la composition très singulière des trois dessins choisis, réalisés sur carton, m'avaient d'emblée frappée, de même, la représentation des animaux terrestres ou marins, isolés chacun dans un espace clôturé d'un contour sombre, aux membres séparés du corps, voire au corps morcelé. Ce morcellement est certes l'effet des pochoirs utilisés, mais Dominique ne cherche pas à relier au corps dans un second temps, les membres disjoints.

Je ne l'ai pas vu travailler dans son atelier qui lui a été aménagé au cours de cette même année 2000; je relate ce qu'il m'en a été dit. Dominique compose son tableau avec les pochoirs qu'il choisit et qu'il dispose. Ensuite, il colorie, sans mélanger les couleurs; il a une grande quantité de tubes de peinture; il utilise l'acrylique, après un passage à la gouache. Puis il enferme les animaux d'un trait de crayon feutre noir et passe enfin le fond.

J'avais renvoyé par la poste ces «dessins» en prenant toutefois le temps de faire des photocopies, qui malheureusement ne sont pas en couleur; mais même en noir et blanc, elles sont intéressantes. Dans la vision à distance, sur l'une d'elles, et dans le quart supérieur gauche, s'y esquisse un personnage au visage étrange, sorte de masque grimaçant.

J'avais aussi remarqué sur un autre dessin, un hippocampe, en position centrale, coloré en vert et recouvert de «scintillos», donc brillant, et dans le même habitacle bleu, derrière lui, une petite forme pareillement colorée. S'éloignent de lui trois animaux sauvages, dont un lion et un ours, alors qu'une araignée de mer est disposée au-dessus de lui. Au dessous, à la hauteur de la queue, est représenté un poisson ou un cétacé, en position verticale, érigée. Un requin, horizontal, est beaucoup plus extérieur.

Il y a périodiquement des émissions de télévision relatives à ces poissons exceptionnels dans le monde animal. La femelle dépose en effet ses ovules dans la poche ventrale du mâle et la gestation s'effectue chez le mâle qui expulse les petits hippocampes, un à un, par l'intermédiaire de contractions.

Je m'étais demandée si Dominique n'avait pas trouvé là une façon de poser une question, peut-être difficile à poser autrement, compte tenu de sa structure, de son histoire, la question de la fonction paternelle? Une question qui en rejoint d'autres, celles de la sexuation, de la différence des sexes, la question de sa naissance.

Je l'avais questionné au téléphone à propos de l'hippocampe, «un cheval des mers» m'avait-il justement répondu, et aussi à propos de la disposition des animaux, il me disait que «c'était comme ça!». Je n'avais pas insisté car il n'était manifestement pas intéressé. Ce qui l'intéressait, «c'était la couleur et il s'y mettait le soir, comme d'habitude».

Alors, peu à peu, au cours des cinq dernières années, plus encore des trois dernières années, depuis que l'espace d'une exposition annuelle de peinture s'est ouverte pour lui, en 2003, dans le domaine géographiquement proche d'un couple de viticulteurs amateurs d'art et amis de ses parents, une évolution s'est faite, à bien des égards, intéressante.

Un viticulteur, qui est un autre ami de la famille, lui fournit des «fonds de palette» dont j'ai appris qu'ils formaient l'assise du conditionnement de lots de bouteilles. Ils mesurent 120 x 90 cm et sont faits d'une sorte d'aggloméré très lourd. Ils constituent à présent la base des compositions picturales de Dominique qui note au verso le nombre de pochoirs utilisés ainsi que la date de création et son prénom écrit en entier, maintenant. Il réalise également des compositions aux dimensions plus réduites, 50 x 50 cm.

L'exposition annuelle regroupe vingt-cinq exposants qui sont des peintres amateurs ou des sculpteurs amateurs.

J'avais reçu en novembre 2004 un courrier détaillé de la mère de Dominique, m'indiquant ces divers points, joignant un article avec photo de son fils dans le journal régional, le Sud-Ouest en l'occurrence, ainsi qu'un tirage papier du site internet créé par son père adoptif qui a disposé plusieurs photographies des compositions de Dominique auxquelles il a donné des noms tels que «étoffes», «équateur», «sauvage», tout en indiquant chaque fois une «époque», II, III, ou IV; Dominique est photographié seul et sur une autre prise de vue, entouré d'un ami sculpteur et d'un peintre profes-

sionnel très présent dans la famille. Dans ce courrier avait également place un livret fait de photos de quelques tableaux réalisé par sa tante.

Je vais chez eux chaque année, profitant des vacances d'été. L'année dernière, j'avais été amenée dans un vaste local qui fait partie de la maison où étaient exposés plusieurs grands tableaux très colorés. Bien différents des premiers cartons. J'ai eu un temps d'arrêt, face à ces œuvres. L'intensité des couleurs, leur variété, de même leurs dimensions amènent une sorte de choc.

A plusieurs reprises, Dominique a parlé de pochoirs nouveaux dont il dispose. «C'est tout compris», répète-t-il et c'est alors que je lui ai demandé s'il m'était possible de les voir car, en ce qui me concernait, je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Il a aussi désigné un ours dans l'une de ses compositions en me précisant «un ours du Canada» (où il s'est rendu avec d'autres personnes du CAT, voici cinq ans) en ajoutant: «Y casse tout!».

Les touristes sont en effet prévenus de la dangerosité de ces animaux sauvages. Dominique l'a bien retenu.

Alors, quand «c'est tout compris», il s'agit de pochoirs plus élaborés; il y a par exemple un animal et un nuage ou plusieurs méduses, un avion et de la fumée qui sort des réacteurs.

C'est surtout sa mère qui parle tout en réalisant qu'elle commente davantage les œuvres de son fils que lui ne le fait. Il la laisse dire et ne semble pas en être particulièrement affecté. Elle précise que pendant les expositions, elle est en retrait. Les gens vont vers lui, lui demandent de multiples explications sur la façon dont il exécute ses œuvres et il explique; il est très à l'aise. «Il est métamorphosé», dit-elle. «C'est lui la vedette incontestée de l'exposition; il est la star».

Il vend chaque fois plusieurs tableaux. Il a des commandes. La parole de Dominique, qui était assez explosive lorsque je l'avais rencontré en 1997, et lui donnait une élocution un peu difficile à suivre, est plus fluide.

La richesse et l'éclat des couleurs donnent une vitalité et une tonicité remarquables à mon avis à ses compositions. Il n'y pas d'espace vide mais ce n'est pas gênant. L'œil se promène comme dans un patchwork et ce n'est pas dépersonnalisant, ce n'est pas angoissant. C'est par exemple bien différent des compositions picturales qui étaient faites à l'IMP par les Aides Médico-Psychologiques et les enfants, par le biais de la peinture au doigt, aux couleurs sombres, sans aucun espace de respiration; je le dis ainsi car elles donnaient une sensation d'oppression.

Au cours de l'été 2005, j'avais eu l'occasion de rencontrer le grand-père maternel de Dominique; il vient d'avoir 96 ans. Son petit-fils lui avait offert, un tableau dont les dimensions étaient analogues à ceux réalisés au début de son travail de création. Il était viticulteur dans sa vie active et deux grappes de raisin placées aux deux angles supérieurs le rappellent. Dominique avait écrit le chiffre 95 au centre de son œuvre.

«Il a changé», disait de lui son grand-père. «Il est plus mûr, il est plus un homme».

Sa mère qui parlait des «enfants» lorsqu'il était question de son fils et de ses compagnons de travail au sein du CAT, ne dit plus rien de tel. Par contre, Dominique continue à «être parlé». Ainsi, ce récent mois de juillet, il était là lorsque son père adoptif disait qu'il était certain qu'un jour peut-être prochain, il allait abandonner ses pochoirs. Dominique a dit: «Ça m'étonnerait!». «Ecoutez-le!», ai-je fait simplement observer...

Pour conclure, je reprendrai le titre de l'article que la journaliste a rédigé, voici deux ans, «L'artiste Do et sa peinture magique».

«Au château Lasdesvignes, l'art est vecteur d'intégration» écrit-elle. Le château Lasdesvignes est le lieu où se tiennent les «Rencontres de l'Art et du vin». Dominique est photographié devant son dernier tableau. Elle décrit sa technique et cite les paroles de sa mère: «Dominique venait avec nous partout, je l'imposais s'il le fallait. Son handicap attirait les regards».

Les regards curieux des visiteurs, dont aucun ne vient du CAT, alors que tout un chacun, y compris les encadrants, est à l'avance prévenu de cette manifestation vont vers ses œuvres. Les visiteurs vont voir ses œuvres, veulent le rencontrer. Il y a manifestement une transformation du regard porté sur lui. On ne voit plus le handicap de Dominique. Dans le regard porté sur lui, il y a un renversement de son statut. Il est reconnu en tant qu'artiste. Il est devenu peintre.